

à S. Exc. M. le Comte Ricciardi, Président de
l'Académie Royale de Naples, pour l'Académie
Hommage de l'auteur M. A. Jullien

ESQUISSE

D'UN

PLAN DE LECTURES HISTORIQUES, 2

RAPPORTÉ SPÉCIALEMENT

A L'INFLUENCE DES FEMMES,

CONSIDÉRÉE DANS LES DIFFÉRENS SIÈCLES ET CHEZ LES DIFFÉRENTES
NATIONS :

Suivie de deux pièces de vers, relatives au même sujet.

Par M. A. JULLIEN, de Paris.

Des femmes ici-bas la suprême influence
Peut devenir pour l'homme une autre Providence.
M. A. J.



PARIS,

AU BUREAU CENTRAL DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE,

RUE D'ENFER-SAINT-NICOLAS, N° 18,

ET CHEZ ARTHUS BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1821.

Jf

EXTRAIT DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

AVRIL 1821. (Tome X, 28^e Cahier.)

(MÉMOIRES, NOTICES, LETTRES ET MÉLANGES.)

On souscrit, pour ce Recueil scientifique et littéraire, dont il paraît un cahier de douze feuilles d'impression tous les mois, au BUREAU CENTRAL D'ABONNEMENT, rue d'Enfer-Saint-Michel, n^o 18; chez ARTHUR BERTRAND, rue Hautefeuille, n^o 15; et chez EYMBAY, rue Mazarine, n^o 30. Prix, à Paris, 42 fr. pour un an; dans les départemens, 48 fr.; 54 fr. dans l'étranger.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

ESQUISSE D'UN COURS D'HISTOIRE,

OU

D'UN PLAN DE LECTURES HISTORIQUES.

RAPPORTÉ SPÉCIALEMENT A L'INFLUENCE DES FEMMES, CONSIDÉRÉE DANS
LES DIFFÉRENS SIÈCLES ET CHEZ LES DIFFÉRENTES NATIONS.



La plupart de ceux qui lisent des livres d'histoire, les lisent sans ordre, sans suite et sans méthode. Ils prennent au hasard des auteurs anciens ou modernes, des époques reculées ou récentes, et ils entassent dans leur esprit des notions vagues et confuses. Ils trouvent peu d'intérêt dans de semblables lectures, nécessairement mal dirigées, qui sont de continuelles divagations. Mais un cours complet de lectures historiques, bien ordonné et constamment suivi, pourrait offrir de grands avantages et un charme inexprimable. Il serait utile de déterminer d'avance, par un choix judicieux, les ouvrages qu'on voudrait lire, et l'ordre dans lequel on les lirait successivement. Cet ordre devrait être basé sur la chronologie, afin qu'on pût suivre, de siècle en siècle, les progrès et les déviations de la civilisation, et les différentes vicissitudes dont les nations ont tour à tour été la proie. La connaissance et la distribution des tems peuvent seules établir de l'ordre dans l'histoire, et nous fournir le fil d'Ariadne dans le vaste labyrinthe des traditions et des annales humaines. Les

époques sont comme des points de repos, d'où l'on considère ce qui est avant et ce qui est après. On peut examiner, en s'arrêtant à ces stations convenues, la physionomie particulière de chaque nation et de chaque siècle. « La science des tems, a dit le savant M. Daunou (1), serait incomplète, inanimée et stérile, si elle ne comprenait point les progrès et les égaremens propres à chaque siècle. Un exposé chronologique, avec des traits distinctifs de chaque époque, qui est un guide nécessaire dans les études historiques, doit offrir une image rapide et successive des faits mémorables, des vicissitudes de la civilisation, des destinées du genre humain. » Il conviendrait ensuite de se proposer à soi-même un rapport particulier sous lequel on envisagerait la marche des siècles et des peuples, et qui procurerait, dans ce genre de travail, une sorte d'unité d'action, d'intérêt et de but, qu'on demande dans une tragédie, dans un poème épique, dans un tableau, et en général dans toute composition, qui n'a de mérite qu'autant que les détails, bien combinés et habilement fondus, concourent à former un bel ensemble. La personne qui entreprend un cours d'histoire, doit choisir avec soin ce rapport spécial qu'elle se propose d'étudier et d'approfondir, de manière qu'elle y trouve pour elle-même, et suivant la nature de son esprit, son goût et sa destination, une instruction utile et une occupation agréable.

Un *militaire* s'attachera particulièrement, dans ses lectures historiques, à l'*art militaire*, à ses premiers et informes essais, à ses procédés plus ou moins compliqués, aux modifications qu'il a subies. Un *diplomate* rapprochera, pour les comparer, les *traités*, les *conventions*, les *alliances* et les relations de tout genre entre les peuples,

(1) *Leçons d'histoire au collège de France*, en 1819.

ainsi que les variations qu'ont pu subir le droit des gens et la politique générale, suivant les époques et les formes de l'organisation des sociétés. Un *jurisconsulte* saisira les traces et les caractères des *législations* qui se sont succédées ou modifiées dans les différens âges du monde, dans les différentes contrées de la terre, et aux diverses périodes de la civilisation, en appréciant l'influence salutaire ou malfaisante que ces législations ont exercée sur la liberté et sur la moralité des peuples, sur la prospérité des états, sur la stabilité des gouvernemens. Un *moraliste* recherchera les coutumes, les usages, les mœurs; il s'occupera des causes qui ont pu les produire; il voudra observer les nuances qui les distinguent. Un *médecin* étudiera les grands événemens publics et les principaux phénomènes qui intéressent l'*art de guérir*, considéré sous le double rapport des choses et des personnes, soit des découvertes, des systèmes, des doctrines successivement professés dans l'école, soit des maladies épidémiques qui ont désolé des villes ou des contrées entières, soit enfin des personnages distingués, ou des grands médecins, qui ont fait avancer la science.

Un lecteur assidu et laborieux pourra même ne point se borner à un seul rapport, mais fixer son attention sur un plus grand nombre d'objets. L'observateur philosophe, qui embrasse dans sa pensée les grands intérêts de l'humanité, pourra jeter un coup d'œil général sur les divers élémens de la civilisation rapprochés et comparés dans les différens pays.

Chacun, pouvant ainsi prendre à son choix et considérer dans l'histoire, comme dans une grande école des sciences morales et politiques, un ou plusieurs sujets particuliers, donne plus de précision et de fixité à son esprit, en lui offrant un but déterminé dans ses recherches, et un

mobile puissant pour exciter et entretenir son activité. L'esprit n'acquiert pas seulement, par cette habitude salutaire, un plus grand degré de pénétration, de justesse et d'énergie, mais aussi plus d'étendue et de force d'observation, et une manière plus large de voir les choses. Il s'habitue à remonter des effets à leurs causes, aux ressorts ou aux agens moteurs, et à redescendre de ces causes productrices aux effets ou aux résultats. En même tems qu'on donne plus de rectitude, d'étendue et de vigueur à l'esprit, et qu'on le fortifie dans l'exercice de l'observation et de la méditation, on réunit les trois avantages de cultiver et d'orner la mémoire, d'exciter l'imagination, de former le style; car on doit fixer par écrit, dans des tables coordonnées, dont nous présenterons bientôt le modèle, un résumé analytique des faits les plus remarquables qui appartiennent au rapport particulier qu'on a choisi.

Supposons maintenant que des femmes, dont la sensibilité plus délicate et plus vive rend leur goût plus fin et plus sûr, leur jugement plus exquis, mais dont l'éducation, en général trop superficielle, les habitue à ne rien approfondir, et nuit au développement de leurs facultés, veuillent appliquer à leur usage ces idées préliminaires, et faire, pour leur instruction, un cours complet et suivi de lectures historiques. Voici l'un des points de vue qui paraîtrait le mieux leur convenir :

L'INFLUENCE MORALE ET POLITIQUE DES FEMMES, considérée chez tous les peuples, dans tous les siècles, et tour à tour dans les différentes sphères de la vie privée et de la vie publique, est un objet digne de fixer la curiosité et la méditation. Cette influence du sexe le plus faible sur le sexe le plus fort, qui rétablit entre eux l'équilibre, est une loi de la nature, dont la société, les législateurs, les gouvernemens doivent s'emparer et faire l'application, pour l'avant-

tage de l'espèce humaine. C'est à la fois un sujet gracieux et sérieux, qui sourit à l'imagination, qui plaît à la raison, qui éclaire l'esprit et nourrit le cœur, qui se lie à toutes les affections douces, tendres, généreuses, à tous les sentimens nobles, à toutes les pensées profondes. L'histoire, étudiée sous ce point de vue, offre des tableaux animés, des récits attachans et instructifs aux observateurs des deux sexes. Mais les femmes surtout peuvent y puiser des leçons et des exemples salutaires. Elles apprendront, par des faits multipliés, reproduits sous toutes les formes et à toutes les époques, quelle est la puissance réelle de leur sexe, souvent inaperçue, mais toujours active, et comment cette puissance, bien ou mal dirigée, devient un levier utile pour élever l'homme aux plus hautes conceptions, aux entreprises les plus hardies, aux actions les plus difficiles et les plus louables, ou bien un véritable fléau pour l'espèce humaine, qui est quelquefois entraînée par cette même cause, devenue malfaisante et corruptrice, dans les plus affreux abîmes de la dépravation et du malheur.

La moitié la plus intéressante du genre humain devient alors comme un seul et même personnage, qu'on peut suivre et observer dans toutes les périodes de l'histoire, dont on étudie à fond l'action et l'influence, différemment modifiées par l'éducation, par la législation; par les mœurs et par l'esprit général des sociétés. On recueille une foule de faits curieux, d'anecdotes instructives, d'événemens, de portraits, de caractères épars çà et là, qu'on réunit en faisceau, ou qu'on dispose dans une vaste galerie. L'histoire, sans rien perdre de sa dignité et de son utilité, prend la couleur et l'intérêt d'un roman, riche en épisodes et en aventures bizarres ou tragiques, toujours variées, quoique rapportées à une même considération générale.

Dès l'origine du monde, nos LIVRES SACRÉS font paraître.

sur la scène de l'histoire, la compagne d'Adam, Ève, qui séduit son époux et le porte à la désobéissance envers le Créateur. Adam, chassé du Paradis, est condamné, ainsi que toute la race humaine, à travailler, à souffrir et à mourir : la première femme devient la première cause de toutes les misères qui affligent notre vie.

L'histoire des Hébreux nous offre tour à tour, dans des situations et avec des détails plus ou moins attachans, mais qui nous font connaître leurs coutumes et leurs mœurs, les épouses d'Abraham et des autres patriarches, de Loth, de Jacob, de l'égyptien Putiphar : la rivalité de *Sara*, mère d'Isaac, et d'*Agar*, obligée de fuir dans le désert avec son fils Ismaël, fournit des épisodes touchans qui ont souvent inspiré les peintres et les poètes. Nous recueillons avec intérêt les circonstances qui accompagnent la naissance de Moïse, destiné à sauver les Israélites, et sauvé lui-même dans son berceau par *Thermatis*, fille du roi Pharaon. Nous remarquons la tribu de Benjamin presque entièrement anéantie pour avoir abusé de la femme d'un lévite; la prophétesse *Débora* excitant la valeur des troupes par ses cantiques; le sacrifice de la fille de Jephthé, juge et chef d'Israël; le triomphe de l'innocente *Susanne*, d'abord injustement condamnée; Samson privé de sa force et livré aux Philistins par l'artificieuse *Dalila*; Saül consultant la Pythonisse de Hendor; la fille de Saül, *Michol*, qu'avait épousée le roi David, dérochant son mari aux poursuites de son père; la colère de David adoucie par la beauté, les grâces et la prudence d'*Abigail*, femme de Nabal; ce même roi oubliant sa gloire, ses devoirs et son Dieu dans les bras de *Bethsabée*; *Nicausa*, reine de Saba, rendant hommage à Salomon comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois, et la sagesse de Salomon succombant sous l'influence des plus honteuses

voluptés ; un autre roi d'Israël, Achab, entraîné par son épouse *Jésabel*, reine orgueilleuse et impie, dans les voies de l'injustice et du crime ; la fille de *Jésabel*, la cruelle *Athalie*, mise à mort par ses propres soldats, et la pieuse *Jozabet*, s'unissant au grand-prêtre *Joiada* pour sauver le jeune roi *Joas* ; la ville de *Béthulie* délivrée par le dévouement de la fière et audacieuse *Judith* ; enfin, la touchante *Esther*, triomphant d'*Assuérus*, et sauvant, par son heureuse influence, une nation entière vouée à la proscription.

Dans la religion poétique des Grecs, la compagne de *Deucalion*, *Pyrrha*, devient, après le déluge, la seconde mère du genre humain. *Cérès* partage avec *Triptolème* l'honneur d'avoir enseigné aux hommes l'usage de la charrue, et d'avoir policé leurs mœurs par l'agriculture. Le premier vaisseau qui paraît sur les côtes de la Grèce, porte les cinquante filles de *Danaüs*.

L'Olympe des anciens n'est pas moins peuplé de déesses que de dieux, qui reçoivent également les hommages des mortels. *Junon* préside aux mariages et aux accouchemens ; *Vénus*, à la beauté ; la savante et belliqueuse *Minerve* protège à la fois les arts et les guerriers ; la chaste *Dianè*, les vierges et les chasseurs. *Amphitrite* règne au sein des mers ; la présence de *Proserpine* embellit jusqu'au sombre empire de *Pluton*. *Hébé* est la déesse de la jeunesse ; *Flore* est celle des fleurs et des jardins ; à *Pomone* appartient l'empire des fruits et des vergers. Les *Dryades* et les *Nymphes* animent les arbres et les forêts ; les *Naiades* se jouent dans les eaux ; les *Muses* inspirent les poètes ; les *Grâces* conduisent les amours ; les *Parques* tiennent dans leurs mains nos fragiles destinées ; les *Furies*, armées de serpens, poursuivent les criminels ; et l'affreuse *Néméeis* s'assied, à côté des tyrans, sur leurs trônes ensanglantés.

Ainsi, la MYTHOLOGIE qui retrace, dans les objets de la croyance et de la superstition des peuples, une image de leurs coutumes et de leurs mœurs, consacre de mille manières, par ses fictions ingénieuses, l'influence et la puissance du beau sexe, également actives et dominatrices dans le ciel et sur la terre.

Les traditions des TEMS HÉROÏQUES nous offrent le farouche Hercule, vainqueur des brigands et des monstres des forêts, filant aux pieds d'*Omphale*, et recevant des mains de *Déjanire* la tunique empoisonnée du centaure Nessus; puis *Antiope*, reine des Amazones, vaincue et prise par Hercule, qui la donne pour épouse à Thésée; la jeune et belle *Ariadne*, servant de guide au même prince dans le labyrinthe de Crète; *Phèdre* brûlant pour Hippolyte d'une ardeur incestueuse; la fierté sauvage d'Hippolyte vaincue par la douceur et par les charmes d'*Aricie*; *Médée* secondant les travaux de Jason; le palais des Atrides agité par les tempêtes de l'Amour, de la Jalousie, de la Vengeance, que des femmes ont soulevées. Nous donnons encore des pleurs à la tendresse fraternelle d'*Electre* et à la piété filiale d'*Antigone*. Les noms de *Clytemnestre*, d'*Iphigénie*, de la sage *Pénélope*; la trop fatale beauté d'*Hélène*, les malheurs d'*Hécube*, d'*Andromaque*, de *Polixène*; les jalouses fureurs d'Oreste, qui veut s'assurer par la mort de *Pyrrhus* la possession d'*Hermione*, s'unissent dans nos souvenirs aux exploits des héros grecs et troyens, combattant sous les murs d'Ilion.

Si nous arrivons aux TEMS HISTORIQUES, le royaume d'Assyrie nous transmet le nom de la superbe *Sémiramis*; *Artémise*, reine de Carie, devient célèbre, long-tems après, par l'immortel hommage que sa tendresse conjugale rend aux mânes de Mausole; *Panthée*, femme d'Abra date, roi de Suse, se tue de désespoir sur le cadavre de son époux.

Nous conservons encore la mémoire de plusieurs autres reines fameuses dans l'antiquité : de *Thomyris*, reine des Messagètes ; de la reine des Amazones, *Thalestris*, contemporaine d'Alexandre ; de *Laodice*, reine d'Antioche ; de *Teuta*, reine d'Illyrie ; de plusieurs reines d'Égypte, qui portaient le nom de *Cléopâtre*, et qui ont agité cette contrée par de fréquentes révolutions, et arraché le sceptre à des princes ; d'*Alexandra*, reine de Judée, qui s'empare du trône ; de *Bérénice*, qui avait inspiré cette passion impériale dont Titus eut la gloire de triompher ; de *Boadicee*, reine de Bretagne, et de *Zénobie*, reine de Palmyre et d'Orient, qui succombent l'une et l'autre sous la fortune des Romains.

Ces noms et tant d'autres de femmes célèbres, qui surnagent dans l'océan des siècles, viennent confirmer la vérité générale que nous avons avancée. Dans tous les tems, sous tous les climats, dans tous les gouvernemens, à toutes les époques de la civilisation, dans les monarchies absolues, comme dans les républiques ; chez les peuples chasseurs, pasteurs et nomades ; chez les nations agricoles, guerrières, commerçantes, libres ou esclaves, de mœurs simples ou corrompues, l'influence des femmes s'est manifestée par des preuves publiques et solennelles, par de grands événemens, par une foule de faits irrécusables, dont les monumens subsistent encore.

La fugitive *Didon*, portant ses pénates au-delà des mers, va jeter sur le rivage africain les fondemens de Carthage. Le nom et les poésies de *Sapho* passent à la postérité avec les noms et les vers d'Homère, d'Anacréon et de Pindare. La prêtresse de Delphes attire par ses oracles les différens peuples de la Grèce.

Chez les SPARTIATES, nous admirons plusieurs traits héroïques, qui caractérisent les femmes formées par la

législation de Lycurgue. Nous remarquons des coutumes et des institutions puisées dans une connaissance profonde du cœur humain, qui donnent une plus grande force et une meilleure direction à l'influence des femmes sur les hommes, et surtout à celle des jeunes filles sur les jeunes gens. Cette influence devient, par le génie du législateur, un des puissans mobiles de l'esprit public. Nous croyons encore assister à ces fêtes, à ces cérémonies nationales, où les chansons publiques des jeunes filles lançaient des traits satiriques sur les citoyens et sur les guerriers qui avaient mal rempli leur devoir, et célébraient par leurs louanges ceux qui avaient fait des actions dignes de mémoire. « Elles embrasaient ainsi, dit Plutarque, les cœurs des jeunes citoyens de l'amour de la gloire et de la vertu : elles allumaient entre eux une noble jalousie, une salutaire émulation. » Les guerriers étaient excités, dans les jeux et dans les combats, par cette acclamation solennelle : « Soutiens-toi que les embrassemens de ta belle compagne seront le prix de tes exploits. » A la bataille de Sellasie, le roi Cléomène, voyant son frère enveloppé par les ennemis, et jugeant qu'il n'était plus possible de le sauver ; « Mon frère, s'écrie-t-il, tu es perdu ; mais tu meurs au champ de la gloire, et ta vertu sera éternellement le sujet des éloges et des chants des femmes de Sparte. »

Les mœurs de Lacédémone nous montrent le mariage et la paternité honorés, la population encouragée, les célibataires privés des respects dus à la vieillesse. Les hommes sont courageux, parce que les femmes inspirent et récompensent leur courage : ils sont citoyens, et ils ont une patrie, parce que les femmes sont citoyennes. — La mère de Brasidas s'applaudit qu'on ait trouvé un grand nombre de Spartiates dignes d'être préférés à son fils. L'amour de la patrie l'emporte sur l'esprit de famille et sur la tendresse.

maternelle. La mère de Cléomène, envoyée comme ôtage auprès du roi Ptolémée, ne veut pas que, pour sauver sa vie, son fils néglige de conclure avec les Achéens une alliance utile aux intérêts de l'état. Sous le règne d'Agis, la mère de ce jeune roi et les dames de sa cour pressent les autres femmes de Lacédémone de favoriser le projet du monarque tendant à rétablir dans son ancienne vigueur la discipline laconique. « Les Lacédémoniens, ajoute Plutarque, avaient de tout tems une grande déférence pour leurs femmes, et leur laissaient plus de pouvoir et d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenaient eux-mêmes dans leurs affaires particulières et dans l'intérieur de leurs maisons. »

Qui n'a pas recueilli avec attendrissement et vénération le généreux exemple de dévouement donné par *Chélonide*, fille de Léonidas, roi de Sparte, qui s'attache tour à tour, par une vertueuse inconstance, à la destinée de son père proscrit par son époux, et à celle de son époux, quand il est poursuivi par la vengeance de son père? Léonidas, chassé du trône de Sparte, avait été remplacé par son gendre Cléombrotus; et la femme de Cléombrotus, quittant son mari devenu roi, s'était rendue la compagne volontaire des malheurs de son père, détrôné et fugitif. Mais bientôt Léonidas fut rappelé dans son royaume, et Cléombrotus était proscrit à son tour. Alors Chélonide, qui avait embrassé le parti de son père malheureux et s'était associée à son exil, et qui avait abandonné son époux élevé au faite de la puissance, voyant celui-ci tombé dans la disgrâce, et son père rétabli dans sa première dignité, n'hésita point à changer comme la fortune, et à quitter Léonidas, devenu roi, pour suivre Cléombrotus, devenu malheureux. On la vit assise auprès de son mari, suppliante comme lui, et le tenant tendrement embrassé

avec ses deux enfans à ses pieds. Tous ceux qui étaient présens fondaient en larmes, et admiraient cet amour conjugal et cette vertu si rare. L'infortunée Chélonide, montrant ses habits de deuil et ses cheveux épars et négligés :

« Mon père, s'écriait-elle, ces vêtemens lugubres, ce visage abattu et cette grande affliction où vous me voyez, ne viennent pas de la compassion que j'ai pour Cléombrotus; ce sont les restes et les suites du deuil que j'ai pris pour tous vos malheurs et pour votre fuite de Sparte. Que dois-je donc faire aujourd'hui? . . . dois-je, pendant que vous régnerez à Sparte, et que vous triomphez de vos ennemis, continuer à vivre dans la désolation et le désespoir? ou dois-je prendre des robes magnifiques et royales, quand le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse est poursuivi par vous, sous mes yeux, et menacé d'être égorgé par vos propres mains? S'il ne peut désarmer votre colère, ni vous fléchir par les larmes de sa femme et de ses enfans, sachez qu'il souffrira un supplice plus cruel que celui que vous lui préparez, lorsqu'il verra son épouse, qui lui est si chère, mourir avant lui. Car, comment pourrai-je vivre, comment pourrai-je me trouver avec les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu, par mes prières, toucher de compassion, ni mon mari pour mon père, ni mon père pour mon mari, et qui, femme et fille, me serai toujours vue également malheureuse, et toujours un objet de mépris pour les miens? Quant à mon époux, s'il a pu avoir quelques motifs apparens pour excuser sa conduite, je les lui ai ravis, en le quittant et en prenant votre parti, pour servir presque de témoin contre lui-même. Et vous, vous lui fournissez des moyens plausibles de colorer son injustice, en faisant voir par vos actions que la royauté est un bien si précieux et si désirable, qu'on peut, pour l'obtenir, égorgé ses propres enfans et sacrifier tout le

bonheur de sa famille et les plus douces affections de la nature. »

Lorsque Agis, roi de Sparte, jeune et sensible, confiant et vertueux, eut succombé sous les efforts d'une faction ennemie, par les intrigues de Léonidas, auquel il avait sauvé la vie, sa veuve *Agistis* s'unit à Cléomène, et le conjura de suivre sur le trône l'exécution des plans de son premier époux. C'est une femme qui inspire le noble projet de rétablir la discipline et les lois de Lycurgue.

A l'époque où Pyrrhus fait le siège de Lacédémone, les habitans délibèrent d'envoyer les femmes en Crète, mais elles s'y opposent; l'une d'elles, nommée *Archidamie*, prend une épée, entre dans le sénat, et, portant la parole au nom de toutes les autres, demande à tous ces hommes assemblés s'ils ont été assez injustes envers elles pour supposer qu'elles puissent encore aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte. Comme on s'occupait ensuite de tirer une tranchée parallèle au camp des ennemis, les femmes et les filles vinrent aider les hommes employés à ce travail; et, après avoir invité ceux qui devaient combattre à se reposer pendant la nuit, elles mesurèrent la longueur de la tranchée, et en prirent pour leur tâche la troisième partie, qu'elles eurent achevée avant le jour. (Elle avait six coudées de largeur, quatre de profondeur et huit cents pieds de long.) Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présentèrent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens; et, leur laissant la tranchée qu'elles avaient faite, elles les exhortèrent à la bien garder, et leur représentèrent vivement quelle douceur ce serait pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs mères et de leurs femmes, après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur.

Les vieillards et la plupart des femmes étaient de l'autre côté de la tranchée, et voyaient les exploits et les grands faits d'armes d'Acrotatus, guerrier lacédémonien, qui, après le combat, traversa encore la ville pour retourner à son premier poste, couvert de sang, joyeux et fier de sa victoire. En cet état, il parut, aux yeux de ces femmes, plus grand et plus beau, et il n'y en eut pas une, dit Plutarque, qui ne portât envie à *Chlidonide* d'avoir un amant si généreux.

Les Lacédémoniens se défendirent avec une ardeur et une intrépidité qui supplèrent à l'infériorité de leurs forces. Les femmes ne les abandonnaient point, mais se tenaient toujours auprès d'eux, occupées à leur donner des armes, à fournir à leurs besoins, à retirer et à panser les blessés.

Ainsi, de nos jours, les braves Lilloises, s'associant à la gloire de la défense de leur ville, s'exposaient, sur les remparts, aux bombes et aux boulets, partageaient les fatigues et les dangers de leurs maris et de leurs fils, et menaçaient de l'ignominie et des derniers supplices quiconque aurait pu songer à se rendre. Leur dévouement magnanime inspira leurs concitoyens, et créa des héros.

La rudesse farouche et la fierté presque sauvage des Spartiates n'empêchent pas que leur histoire ne fournisse un très-grand nombre d'exemples qui attestent quelle fut chez eux l'influence des femmes. Les annales des ATHÉNIENS, peuple poli et plein d'urbanité, amolli et voluptueux, reproduisent des faits du même genre, qui reçoivent d'autres modifications, d'après la différence de leur caractère et de leurs mœurs.

Dans Athènes, l'ambitieux Périclès et le sage Socrate recherchent également les entretiens et le suffrage de la belle et spirituelle *Aspasie*. Elle s'attachait, dit Plutarque,

aux plus puissans et aux premiers citoyens, et gouvernait ainsi les plus grands personnages de la république.

Après que Phocion eut été condamné à boire la ciguë, et que son cadavre même fut exilé du territoire de l'Attique, une dame de Mégare célèbre ses funérailles, lui consacre un bûcher et recueille ses cendres. C'est une femme qui répare, autant qu'il dépend d'elle, l'injustice des Athéniens envers un grand homme, et qui devance pour lui l'opinion de la postérité.

L'orateur Démosthène reprochait à la Pythie de *philippiser*; un monarque astucieux avait cru devoir gagner la prêtresse, pour assurer ses succès.

Dans la guerre de ce même Philippe avec les Athéniens, ceux-ci, ayant pris les courriers du roi, ouvrent toutes les lettres, mais respectent celles de la reine *Olympias*, son épouse, et les lui renvoient, sans en briser le sceau.

L'histoire a consigné la répartie courageuse d'une femme, à laquelle ce même prince refusait de rendre justice : « *Ne vous mêlez donc pas d'être roi.* » Frappé de sa réponse, Philippe fait droit à sa réclamation.

Chez les femmes Spartiates, on voit dominer le courage, l'héroïsme, l'amour de la patrie, des passions fortes et généreuses; chez les femmes Athéniennes, on trouve des sentimens moins énergiques et moins profonds, le désir de briller, l'ambition, la vanité, l'amour de la célébrité ou de la gloire. Les mœurs des deux nations offrent les mêmes différences; et, quoiqu'on puisse les imputer à plusieurs causes réunies, on ne peut se dissimuler, en reconnaissant chez l'un et l'autre peuple une première action du climat, de la législation, du gouvernement, de l'éducation, de l'opinion publique sur le caractère et la conduite des femmes, qu'il existait aussi une réaction non moins puissante de l'influence des femmes sur la législa-

tion, le gouvernement, l'éducation, l'opinion, et sur les mœurs et le caractère du peuple.

La fameuse courtisane *Phriné*, attachée au sculpteur Praxitèle, qui fit sa statue, dont nous admirons peut-être encore les proportions et la beauté dans cette Vénus de Médicis, chef-d'œuvre de l'antiquité, attribué au ciseau de cet artiste célèbre, offrit de rebâtir à ses dépens les murs de Thèbes, pourvu qu'on y mit cette inscription : « *Alexandre a détruit Thèbes, et Phriné l'a rétablie.* »

La vie de cet Alexandre, dont la déplorable folie lui fit préférer le rôle de conquérant aventurier et de fléau des nations à celui de grand roi, fournit une foule d'exemples de femmes qui exercent leur influence, plus ou moins directe et puissante, sur ses actions et sur sa gloire. Sa conduite noble et généreuse envers la mère, la femme et les filles de Darius, lui concilie plus de suffrages que ses conquêtes. Il sait honorer le malheur et admirer le courage et la vertu. Lors de la ruine de Thèbes, *Timoclée*, faite prisonnière par les Thraces, est amenée devant lui; interrogée par le roi, qui veut connaître son nom : « *Je suis, répond-elle, la sœur de Théagène, qui a combattu contre Philippe votre père pour la liberté de la Grèce, et qui a été tué à la bataille de Chéronée où il commandait.* » Alexandre, admirant la réponse noble et généreuse de cette femme, ordonne qu'on la laisse aller en liberté avec ses enfans.—Son respect pour sa mère *Olympias* est un de ses titres à la gloire. Antipater lui ayant écrit une longue lettre contre elle, il dit, après l'avoir lue : « *Cet homme ignore qu'une seule larme d'une mère suffit pour effacer mille lettres comme la sienne.* »

Sa vengeance cruelle, livrant aux flammes le palais de Xercès et les murs de Persépolis, est le crime d'une vile courtisane qui excite sa fureur. Le vainqueur du monde

est vaincu par *Thiaïs*, dont les yeux étincelans d'une coupable joie commandent à son amant l'incendie et le ravage.

Mais Alexandre, plus maître de lui, quand ses courtisans veulent l'ériger en dieu, se moque lui-même de l'opinion accréditée par leurs flatteries, et accueillie quelquefois par son orgueil; il se reconnaît mortel par le double besoin du sommeil et de l'amour.

Toutes les républiques et les villes grecques, ainsi que les états en relation avec elles; la patrie d'Epaminondas, si respectueux envers sa mère; celle de Timoléon, où la fière et généreuse *Thesta* déclare à Denys le Tyran qu'elle préfère le titre d'épouse de Polixenus, banni pour la cause de la liberté, à celui de sœur de Denys, tyran de la patrie; Argos, où le roi Pyrrhus périt au milieu de ses succès, par la main d'une mère qui venge la mort de son fils; les monarchies contemporaines, où tour à tour des reines intrépides ou efféminées, vertueuses ou corrompues, et d'autres femmes, sorties de différentes classes de la société, influent sur les destinées des rois et des peuples, nous offrent également les noms, plus ou moins illustres, de beaucoup de femmes qui ont honoré quelquefois leur sexe par de grandes actions, ou qui l'ont flétri par de grands crimes, et qui confirment, par des preuves multipliées, la vérité historique sur laquelle nous appelons l'attention des femmes et celle des écrivains politiques et des moralistes.

Si nous arrivons aux annales de la RÉPUBLIQUE ROMAINE, nous trouvons, à toutes les grandes époques de son histoire, des femmes qui jouent les principaux rôles, ou qui influent sur les événemens les plus importants.

Une femme dérobe aux bêtes féroces, et nourrit en secret le fondateur de Rome, qui, sans elle, périssait inconnu. L'enlèvement des femmes Sabines allume la guerre entre

les Sabins et les Romains. Ces mêmes femmes éplorées enebalment la fureur des deux peuples, prêts à s'entr'égorger, et le pineau de notre David fait revivre devant nos yeux cette scène touchante et sublime. Les noms d'*Hersilie* et de *Tarpeia* s'associent dans l'histoire à celui de Romulus.

Le pieux et sage Numa fortifie sa puissance, en persuadant à un peuple crédule et superstitieux qu'il a des entrevues mystérieuses avec la nymphe *Egérie*.

La victoire des Horaces sur les Curiaees, qui conserve aux Romains leur domination sur le Latium, domination qu'ils doivent étendre sur l'Italie et sur le monde, est souillée par le meurtre d'une femme jugée indigne d'être Romaine, parce que ses pleurs sur la mort de son amant semblent insulter au succès de son frère et au triomphe de sa patrie. Le génie de Corneille s'empare de ce fait historique, pour émouvoir nos âmes par la peinture énergique des mœurs romaines.

L'ambition et la cruauté de l'épouse de Tarquin font naître les premiers mouvemens de l'indignation populaire, qui doit renverser le trône. L'outrage fait à *Lucrèce* et son noble et volontaire sacrifice excitent les principaux sénateurs à chasser les rois. Le courage de l'héroïque *Clélie* se communique aux jeunes Romaines, ses compagnes, et obtient l'admiration de Porsenna, qui fait la paix avec Rome. La mère et l'épouse de Coriolan, *Véturie* et *Volumnie*, triomphent de son orgueil et de sa fureur, et sauvent la patrie menacée. Un temple est alors consacré par les Romains à la fortune des femmes. La jeune et innocente *Virginie*, poignardée par son père qui n'a pas d'autres moyens de la soustraire aux désirs infâmes d'*Appius*, détermine la chute des décemvirs. La jalousie de l'épouse d'un plébéen contre sa sœur mariée à un patricien, fait participer l'ordre du peuple aux honneurs du consulat, réservé jusqu'alors à la seule noblesse. Ainsi, même chez une nation fière et superbe, presque

barbare, et endurcie par la guerre, dans un sénat auguste, composé des plus graves personnages, nous voyons une question politique importante, décidée au gré de l'influence et de la volonté d'une femme vaine, ambitieuse et jalouse. Telle est la double puissance des femmes et des passions.

Plutarque nous apprend qu'après la mort violente de Tibérius et de Caius Gracchus, le peuple fit faire leurs statues, les exposa en public, consacra les lieux où ils avaient été immolés, et fit aussi élever à *Cornélie*, qui vivait encore, une statue de bronze sur laquelle on mit cette inscription : « CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES. » On rendait cet hommage à l'influence d'une mère, dont l'âme généreuse, le caractère altier, l'énergie, et peut-être aussi l'ambition, avaient passé dans l'âme de ses fils. Les funestes pressentimens de *Licinia*, femme de Caius, et ses tristes et touchans adieux à son époux, qui se rend sur la place publique où il doit trouver la mort, rappellent les adieux d'Hector et d'Andromaque, et arrachent des larmes d'attendrissement et de pitié, au milieu des scènes d'horreur et des fureurs sangulaires des factions.

Dans la guerre de Rome contre Carthage, *Sophonisbe*, épouse de Syphax, enlève son mari à l'alliance des Romains. Les femmes des Carthaginois coupent leurs longues chevelures pour en faire des cordages qui puissent servir aux machines destinées à défendre leur ville.

Environ un demi-siècle après, c'est une femme, appelée *Fulvie*, qui recueille dans les épanchemens de la confiance et de l'amour, et qui révèle au consul Cicéron les atroces complots de l'ambitieux Catilina : elle retarde ainsi de quelques années la ruine de la république. Une autre *Fulvie*, épouse d'Antoine, femme hardie, vindicative et cruelle, prend part à toutes les exécutions barbares du triumvirat ; elle fait proscrire et immoler ce même Cicéron, naguère

proclamé le sauveur de la patrie, et perce d'un poignard d'or la langue de l'orateur qui avait charmé les Romains. Quand les femmes s'abandonnent aux passions violentes et à la cruauté, leur tempérament plus délicat, mais plus irascible que le nôtre, les rend plus susceptibles d'excès en tout genre; il les pousse au-delà des bornes, et plus loin que les hommes, dans la carrière où elles sont lancées.

Nous avons vu l'influence des dames Romaines, dans les beaux jours de la république; nous la retrouvons encore, aux différentes époques de sa décadence. Les mariages politiques de César avec la fille de Pompée, de Pompée avec celle de César, d'Antoine avec la sœur d'Octave, suspendent quelque tems les guerres civiles, qui doivent embraser l'empire et l'univers.

Une reine Égyptienne voit tour à tour à ses pieds le grand César, vainqueur des Gaules et maître de Rome, et le voluptueux Antoine; ce Romain dégénéré lui sacrifie ses devoirs, son caractère, sa puissance, sa gloire, et subit la loi d'Auguste. Lorsque Antoine est vaincu, c'est *Cléopâtre* qui triomphe, et le caprice d'une femme a décidé de la journée d'Actium.

Livie, femme d'un proconsul, devient la compagne du maître du monde, et ses intrigues font passer le sceptre dans les mains de l'affreux Tibère.

Les noms de *Cornélie*, veuve de Pompée, qui, du haut de son navire, voit assassiner son époux sur le rivage d'Égypte; de *Porcie*, digne compagne du dernier Brutus; d'*Aria*, qui donne à Pætus le noble exemple d'un généreux dévouement et d'une mort volontaire; d'*Éponime*, qui s'associe à la proscription de Sabinus, et qui s'ensevelit vivante avec lui dans un antre sauvage, sont consacrés par les hommages des siècles. Un opprobre éternel poursuit les noms abhorrés d'*Agrippine*, de *Messaline*,

de *Poppée*, et de plusieurs femmes ambitieuses, corrompues et cruelles, qui ajoutent aux scènes d'horreur et de crime, si multipliées dans la décadence du bas empire. Un grand nombre d'impératrices président successivement aux destins de Rome et de l'univers; les premières impressions qu'elles ont reçues dans l'enfance, les leçons, les exemples qui ont entouré leur berceau, et qui ont formé leur jeunesse, déterminent les actions qui influent sur le sort du monde, et qui préparent, après elles, des empereurs, trop souvent l'opprobre et le fléau du genre humain....

En traçant une esquisse aussi rapide et aussi imparfaite d'une partie de l'histoire ancienne, à laquelle nous aurions pu ajouter beaucoup de faits du même genre, puisés dans le moyen âge et dans les temps modernes, nous avons voulu seulement donner une idée de la marche qu'on peut suivre pour l'exécution de notre plan. Ce simple aperçu suffit pour faire entrevoir combien est riche et féconde la mine qu'on invite les femmes à exploiter dans l'histoire : celles qui entreprendront des lectures historiques, d'après cette direction, et qui les continueront avec persévérance, trouveront un intérêt toujours croissant dans ce travail. Elles perfectionneront, par l'habitude, leur talent d'observer et d'écrire; elles acquerront à la fois plus de finesse et de sagacité; elles seront mieux initiées aux mystères du cœur humain; elles posséderont une connaissance plus approfondie de leur sexe, de ses devoirs, de ses droits, de sa puissance, de son intérêt bien entendu, et du meilleur emploi qu'elles peuvent faire de leur influence.

Cette *Influence des femmes*, toujours active et puissante, est le sujet d'un *Essai historique et philosophique*, entrepris depuis plusieurs années par l'auteur de cette Notice. Des recherches dirigées particulièrement vers ce

but lui ont paru le complément naturel et nécessaire des travaux sur l'éducation, auxquels il a consacré une partie de sa vie. L'influence des femmes modifie ou détruit les impressions de la première éducation; elle suffit souvent pour corriger ou pour corrompre les caractères des hommes; elle se reproduit enfin, avec toute sa force, dans tous les âges de la vie, dans toutes les conditions de la société, dans les cours et dans les palais des rois comme sous le chaume des bergers, dans les villes et au fond des campagnes les plus reculées, au milieu de la civilisation comme au sein de la barbarie, sous toutes les formes de gouvernement, et dans les pays même où l'esclavage des femmes est consacré par les mœurs et par les lois (1).

Ce serait une circonstance heureuse qu'un monument

(1) LES TROIS ÂGES DE LA VIE, également embellis par l'influence de la femme, donnée à l'homme, moins encore comme une compagne nécessaire, que comme une sorte de providence placée auprès de lui sur la terre, et comme un lien commun de la famille et de la société, ont fourni à notre grand peintre GÉRARD le sujet d'un de ses tableaux les plus gracieux. On voit une jeune femme, d'une physionomie douce et tendre, qui tient sur ses genoux un *enfant* dont elle est la mère et la nourrice, qui présente sa main gauche à un beau *jeune homme* sur lequel son regard se fixe avec complaisance, et qui étend sa main droite sur les épaules d'un respectable *vieillard*. Son *père*, son *époux* et son *fils*, qui partagent et réunissent toutes ses affections, semblent recevoir d'elle seule le bonheur et la vie. Le fond du tableau représente une solitude agréable, un paysage isolé, les bords d'un lac, une ville dans le lointain. Ce n'est point l'horreur du désert, ni le tumulte de la cité; le groupe est assis sur des ruines; les souvenirs de la civilisation s'unissent à l'aspect sauvage d'un lieu abandonné. C'est à la fois une conception philosophique et poétique, qui réveille des idées mélancoliques et douces; la sensibilité a inspiré le génie.

historique, élevé à la gloire du sexe, qui est l'ornement et le charme de la vie humaine, pût être composé de matériaux recueillis par des femmes qui aimeraient à faire des recherches et des extraits rapportés au but qu'on leur propose. Nous offrirons donc maintenant la partie, pour ainsi dire, mécanique de la *méthode de lectures* qu'elles pourraient suivre.

En lisant un ouvrage, quel qu'il soit, une histoire, une vie particulière d'un personnage célèbre, un voyage, même un roman, on s'attache à rechercher tout ce qui concerne la condition ou l'influence des femmes. A mesure qu'on trouve un passage, un fait, une observation, qui tient de près ou de loin à ce sujet, on met, à cette page du livre, une petite bande de papier pour la retrouver facilement; ou bien l'on écrit, soit au crayon, soit à l'encre, sur une feuille de papier détachée, les numéros des pages que l'on veut revoir.

Le passage qu'on a remarqué est-il *au milieu* de la page, on place une barre à côté du chiffre. Exemple: 127. — Si le passage est *au commencement* de la page, la barre est placée *au-dessus* du chiffre. Exemple: $\overline{15}$. — Si le passage est *au bas* ou à la fin de la page, on place la marque *au-dessous* du chiffre. Exemple: 18. — Si toute la page est à relire, on enveloppe tout le chiffre. Exemple: 20.)

Par ce moyen, sans interrompre sa lecture, on conserve l'indication de tous les passages à revoir; puis, quand on a fini un volume, ou quand on a lu seulement une centaine de pages, on reprend les pages lues, d'après leurs numéros inscrits à part, et l'on fait de courts extraits sur un cahier à colonnes, disposé d'après le modèle qui suit.

MODÈLE d'un Journal des extraits et des analyses de
ses lectures.

NUMÉRO d'ordre.	DATES ou pages des volum. cités.	DÉTAILS DIVERS, FAITS, OBSERVATIONS.	MOTS de recherche.	NOTES et signes.	NUMÉROS de renvoi.

1. La première colonne est destinée à déterminer chaque article par un *numéro d'ordre* particulier, qui sert ensuite à le retrouver au besoin : 1, 2, 3, 4, etc.

2. On insère, dans la *seconde colonne*, soit la date, soit le titre et la *page du volume*, d'où l'on a tiré des extraits.

3. La *troisième colonne*, qui est la plus étendue, contient le précis des *faits* et des *observations* que l'on veut conserver.

4. La *quatrième colonne* indique, par un ou par quelques *mots de recherche*, le sujet particulier de chaque article, et facilite singulièrement les recherches à faire dans le recueil. Pour le sujet particulier de l'histoire et de l'influence des femmes, ces *mots de recherche* pourront être : *piété filiale, amour conjugal, tendresse maternelle, éducation, amour de la patrie, courage, héroïsme, ambition, mariage politique, législation relative aux femmes, esprit de famille, vertus domestiques, économie, etc., musique, poésie, peinture, etc.*

5. La *cinquième colonne*, pour les *notes et signes*, per-

met de désigner, par un même signe générique convenu, les différens mots de recherche, susceptibles d'une sorte d'association, ou qui peuvent être considérés sous un même point de vue général. Ainsi le signe A (*album* de l'histoire) pourra caractériser tous les traits historiques où l'influence des femmes se sera manifestée d'une manière utile et honorable; le signe N (*nigrum*) rangera sous la même classe tous les faits qui signalent cette influence comme funeste. D'autres signes convenus pourront servir à distinguer la même influence, en *politique*, en *religion*; dans la *législation*, dans la *guerre*, en *littérature*, dans les *beaux-arts*, dans les *mœurs publiques*, dans la *vie privée*, etc. Les deux colonnes des *mots particuliers de recherche* et des *signes généraux* ont pour objet de donner la double habitude de *l'esprit de détail* et de *l'esprit d'ensemble*.

6. La *sixième et dernière colonne*, pour les *numéros de renvois*, qui correspond avec la première, celle des *numéros d'ordre*, sert à établir des rapports et des renvois entre les articles qui se correspondent, ou qui ont entre eux quelque analogie. On dispose les chiffres inscrits dans cette colonne, ainsi qu'il suit : $\frac{5}{2}$. Le chiffre supérieur, ou placé au-dessus de la ligne, indique le *numéro d'ordre* de l'article précédent le plus rapproché qui traite du même sujet. Le chiffre inférieur, ou placé au-dessous de la ligne, renvoie à l'article le plus rapproché de l'une des pages suivantes, dans laquelle le même sujet se trouve reproduit. On peut ainsi revoir et parcourir les extraits qu'on a recueillis, soit dans un *ordre chronologique*, et d'après la succession des faits, soit dans un *ordre analytique*, et d'après la nature des matières, considérées, ou *particulièrement* à l'aide des *mots de recherche*, ou sous un *point de vue général*, au moyen des *signes génériques*. Comme

on a pris soin d'enregistrer, sous un même titre, les articles qui traitent un même sujet, et d'affecter à chacun d'eux un *numéro d'ordre* particulier, l'usage des *numéros de renvois* permet de retrouver et de rapprocher, au milieu même d'une multitude de fragmens écrits sans suite ni liaison, tous les articles qui ont entre eux quelque analogie, et qui peuvent s'éclairer mutuellement.

Cette manière de lire et de conserver des extraits de ses lectures est à la fois simple, commode, instructive et agréable. On réunit, au bout de quelques années, la substance de plusieurs volumes ou de beaucoup d'ouvrages différens, sous un rapport déterminé, dans un petit nombre de pages. On se ménage des points d'appui pour la mémoire, des sujets variés pour la méditation et la réflexion.

Aucun sujet, surtout dans les tems où nous vivons, dans cette grande époque historique, qui est une sorte de transition d'un degré de civilisation à un autre degré plus avancé, ne paraît plus digne que celui de l'*Influence des femmes*, de fixer l'attention, les recherches et les pensées d'une femme qui joint à un esprit judicieux et observateur une ame généreuse, animée d'un véritable amour de son pays et de l'humanité. C'est par l'influence des femmes, bien dirigée, qu'on peut régénérer les hommes, réformer l'éducation et la législation, améliorer les mœurs particulières et publiques, calmer les passions haineuses, prévenir les discordes funestes, faire peut-être un jour cesser le déplorable fléau de la guerre, adoucir enfin la plupart des maux qui désolent la triste humanité (1).

(1) LES FEMMES ont deux sortes de rapports, dans la *famille* et dans la *société*: des *rapports domestiques* et de famille, ou d'économie et d'administration intérieure; des *rapports sociaux*, et, pour

OBSERVATION.

Quoiqu'on nous admettions très-rarement des pièces de vers dans la *Revue Encyclopédique*, qui est grave par sa

ainsi dire, extérieurs et de localités, dans un cercle plus ou moins étendu. C'est dans ces deux sphères que doit naturellement s'exercer leur influence.

Les hommes ont des *rapports généraux de direction*, dans la famille et dans la société.

La destination des deux sexes est évidemment différente, comme leur organisation. L'éducation et la culture des individus, dans l'un et l'autre sexe, l'influence, la condition, la perfection possibles doivent toujours être considérées relativement à cette destination, à ce but spécial de la nature.

La force et l'empire paraissent être le partage de l'homme; mais la faiblesse naturelle des femmes est compensée par la finesse, la pénétration de l'esprit et par la puissance de leurs charmes. Elles ont une sorte de séduction et de domination légitimes, qui, bien dirigées, peuvent produire les plus salutaires effets.

Fleurs brillantes de l'humanité, véritables diamans de la création, êtres, pour ainsi dire, angéliques sur la terre, surtout lorsqu'elles sont à la fois dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, douces d'une âme élevée, d'un jugement solide, d'une sensibilité réglée par la raison, d'un bon cœur, d'un noble caractère, d'une bumeur douce, égale et bienveillante, d'un esprit distingué, d'une vive imagination, d'une physionomie expressive, mobile, transparente, où viennent se réfléchir toutes les nuances de leurs qualités morales... Alors, elles peuvent allumer le génie, exciter tous les talens, produire toutes les vertus, inspirer l'émulation et l'amour de la patrie et de la vraie gloire dans toutes les carrières.

Le poète, le peintre, le musicien, les artistes dans tous les genres; le géomètre, le mécanicien inventeur, le physicien, le chimiste qui pénètre dans les mystères les plus secrets de la nature; les savans, les littérateurs, les historiens, les écrivains politiques, les publicistes, les hommes d'état, les orateurs qui défendent tour à tour la cause de

nature , les deux pièces qu'on va lire nous ont paru mériter une exception, et pouvoir être placées à la suite de l'*Esquisse sur l'influence des femmes*, parce qu'elles forment, pour ainsi dire, la continuation du même sujet, présenté sous des formes plus agréables et plus animées.

Dans la première, *le Portrait de Clarisse*, on voit une créature angélique, aussi distinguée par les qualités de son cœur, par la pureté, la candeur et la noblesse de son caractère, que par la solidité et les grâces de son esprit, et par les charmes de sa figure. Nous laisserons à nos lecteurs le soin de deviner si Clarisse est un personnage réel ou imaginaire. Si elle existe, nous craindrions de blesser sa modestie, en soulevant à moitié le voile sous lequel la vertu, comme la beauté, semble vouloir se dérober à nos hommages. Quoi qu'il en soit, comme un esprit philosophique aime toujours à s'élever d'un fait particulier et isolé à une considération générale, on peut trouver dans ce portrait une sorte de modèle d'une perfection idéale, qu'il n'est pas sans intérêt d'offrir à l'émulation des jeunes personnes du même sexe et du même âge, de cet âge heureux et brillant, qui ne connaît encore ni les regrets du passé, ni

l'innocence opprimée par le pouvoir, et celle de la liberté publique attaquée par le despotisme ou par les factions, les guerriers qui ne peuvent honorer leur profession qu'en employant leurs armes pour défendre l'indépendance de la patrie, ou pour assurer le maintien et l'observation des lois consacrées par la volonté nationale; les philosophes, les hommes qui président à l'éducation de la jeunesse, les amis des sciences, des arts, de l'humanité, de la civilisation, quelle que soit la sphère où s'exerce leur activité, peuvent également puiser dans cette influence, convenablement dirigée, de nobles et fécondes inspirations.

Protectrices de l'enfance, inspiratrices de la jeunesse, compagnes et confidentes de l'âge mûr, consolatrices de la vieillesse, les femmes sont l'âme et le principe vivifiant du monde moral et intellectuel.

les inquiétudes de l'avenir, et dont le présent se compose d'aimables illusions, d'espérances et de fleurs.

La seconde pièce de vers, en rapprochant, dans quelques stances, *les femmes et les fleurs*, qui ont entre elles tant d'analogie, et qui sont peut-être en effet les deux plus beaux ornemens de la nature, a pour objet de rappeler que la destination des femmes n'est pas uniquement d'embellir par leurs charmes la carrière de la vie, mais qu'elles peuvent surtout s'honorer et se rendre utiles par une bonne direction morale donnée constamment à leur influence naturelle et légitime sur les hommes.

Ces deux pièces de vers n'appartiennent donc pas seulement aux circonstances et aux personnes qui les ont inspirées; mais elles retracent des exemples de vertu, ou elles expriment des vérités philosophiques, qui sont de tous les tems et de tous les lieux, et qui ne sont pas indignes de l'attention des femmes elles-mêmes, ni des méditations des moralistes; c'est ce motif qui en a fait décider l'insertion.



LE PORTRAIT DE CLARISSE.

UNE image me suit : elle est partout présente ;
 Elle est à la fois belle , aimable , séduisante ;
 Elle enivre les yeux et captive le cœur :
 Elle exerce en tout lieu son ascendant vainqueur.
 Un fidèle pinceau , sur la toile vivante
 Vient de nous retracer cette image charmante.
 O muse ! inspire-moi ; je voudrais , dans mes vers ,
 Telle que je la vois , l'offrir à l'univers.

Dans ses mobiles traits , la jeunesse et la vie ,
 La sensibilité , germe heureux du génie ,

La tendre piété, le filial amour,
 La candeur, la fierté se peignent tour à tour.
 Son œil lance un éclair, dont la rapide flamme
 Par un charme secret pénètre jusqu'à l'ame;
 Et son divin sourire, où brille la bonté,
 Dont la grâce angélique ajoute à sa beauté,
 Est comme un doux rayon de la vive lumière
 Que le soleil répand sur la nature entière.

Mais sa beauté n'est rien pour qui connaît son cœur,
 Consacré par Dieu même au culte du malheur.

J'ai recueilli les pleurs que sa pitié touchante
 Accorde aux malheureux. Une larme éloquente
 A mouillé sa paupière, au douloureux récit
 Des revers d'un vieillard que le destin poursuit.
 Ces revers ont cessé. Beauté, grâce, innocence,
 Dans un sexe enchanteur, quelle est votre influence!
 Quel homme impunément peut voir Clarisse en pleurs?
 J'ai vu, j'ai senti, j'ai calmé ses douleurs.
 Le vieillard a béni l'aimable bienfaitrice
 Qui des hommes pour lui réparait l'injustice.

A la fleur de ses ans, descendue au tombeau,
 Une mère laissait son enfant au berceau,
 Faible, pauvre, souffrant, sans appui sur la terre,
 Déplorable orphelin qu'attendait la misère.
 Mais Clarisse a connu ces victimes du sort.
 La mère infortunée, au moment de sa mort,
 Lui confia son fils; et sa douleur pieuse
 De Clarisse implora la bonté généreuse.
 Les malheureux jamais ne l'ont priée en vain;
 Et vierge, elle a servi de mère à l'orphelin.

Dans ces jours désastreux où l'Europe en furie,
 Torrent dévastateur, inondait ma patrie;
 Quand nos villes en deuil, quand nos champs ravagés
 Offraient de toutes parts des Français égorgés;
 De ses sanglantes mains quand le dieu des batailles
 Sur nos plaines au loin semait les funérailles;

Aux remparts de Nancy , sous le toit paternel ,
 De sa voix innocente invoquant l'Éternel ,
 Clarisse , à peine alors échappée à l'enfance ,
 Dans un Dieu de bonté mettait sa confiance ;
 Et dans ce jeune cœur , soutenu par la foi ,
 Dieu lui-même semblait avoir gravé sa loi.

De la religion mystérieux empire !
 Elle donne la force aux âmes qu'elle inspire :
 Une vierge timide , en son débile sein
 Porte une âme héroïque , où brûle un feu divin.

Aux horreurs de la guerre , aux discordes civiles
 Vont enfin succéder des momens plus tranquilles :
 La France a vu partir le superbe étranger
 Qui , lui dictant ses lois , prétend la protéger ;
 Et , de ce joug honteux noblement affranchie ,
 A ses fils consolés elle rend leur patrie.
 Bellone a déposé ses sanglans étendards ;
 La paix vient ranimer le culte heureux des arts ;
 A ce culte sacré par ses goûts destinée ,
 Dans les murs de Paris Clarisse est amenée.

D'une industrie active , en ce monde nouveau ,
 Son œil avidement observe le tableau.
 Elle n'admire point ces parures frivoles
 Dont un sexe léger fait souvent ses idoles :
 Un luxe fastueux n'a pour elle aucun prix ;
 Ses yeux d'un vain éclat ne sont point éblouis.
 Mais les produits des arts , chefs-d'œuvre du génie
 Par d'utiles travaux honorant la patrie ;
 Un immortel burin gravant pour l'avenir
 D'une grande action l'éloquent souvenir ;
 Mais Fénelon , Rousseau , dans leurs pages brillantes ,
 Traçant de la vertu les images vivantes ;
 Massillon d'un grand roi bravant l'autorité
 Pour offrir à ses yeux l'austère vérité ;
 Mais Corneille , Shakspear , dont la muse inspirée
 Allume dans les cœurs une flamme sacrée ;

Mais l'auteur de Corinne , en ses brillans tableaux ,
 Du divin Michel-Ange empruntant les pinceaux :
 Ces nobles écrivains , ces peintres , ces poètes ,
 Des vertus , du génie augustes interprètes ,
 A la jeune Clarisse ont bientôt révélé
 Le secret du talent dans son sein recelé.

Des vulgaires penchans la fougue impétueuse ,
 Dans son cœur , animé d'une ardeur généreuse ,
 Ne saurait exciter ni troubles ni combats :
 Elle peint leurs dangers , et ne les connaît pas.
 Mais l'amour de la gloire et l'enflamme , et l'inspire.
 La sainte humanité , son sublime délire ,
 Le besoin d'être utile au pauvre , à l'orphelin ,
 Au vieillard opprimé , font palpiter son sein.
 Dans l'être infortuné , dans la faible innocence ,
 Elle honore d'un Dieu l'invisible présence :
 Pour elle , les bienfaits que répand sa bonté
 Sont un hommage offert à la divinité ;
 Et la gloire , à ses yeux , noble et brillante image ,
 Des siècles à venir honorable suffrage ,
 Flambeau resplendissant dans l'éternelle nuit ,
 Dont le trompeur éclat trop souvent nous séduit ,
 De la seule vertu légitime salaire ,
 N'appartient qu'aux mortels bienfaiteurs de la terre.

Cette gloire pour elle a seule des appas.
 C'est ainsi qu'elle veut échapper au trépas.
 Du tems qui détruit tout , tu peux braver l'outrage.
 Un éternel oubli serait-il le partage
 Des vertus , des talens , unis à la beauté ?

Dans cet âge brillant où la frivolité ,
 Les profanes plaisirs , la gaité , la folie
 Dissipent les momens et consomment la vie :
 Libre de passions , dédaignant le repos ,
 Tout entière livrée à ses nobles travaux ,
 Clarisse tour à tour recueille pour l'enfance
 Des préceptes sacrés la féconde semence .

Et, les faisant goûter à ses jeunes lecteurs ,
 Des plus douces vertus sait pénétrer leurs cœurs ;
 Ou bien , d'un vol hardi , mais non point téméraire ,
 Parcourant à la fois la France et l'Angleterre .
 Elle ose interroger leurs poètes fameux ,
 Rapprocher leurs travaux , les comparer entre eux ,
 Et des rangs assignés à leurs muses rivales
 Dans le temple du goût marquer les intervalles ;
 Ou , comme on vit jadis , dans nos tournois guerriers ,
 Des femmes revêtant l'arme des chevaliers ,
 La visière baissée , émules de leur gloire ,
 Avec eux noblement disputer la victoire :
 Ainsi , cachant son sexe , et déguisant son nom ,
 Armée en chevalier , un casque sur le front ,
 La modeste Clarisse , abaissant sa visière ,
 Vient partager les prix d'un tournoi littéraire .

Mais , malgré le secours du voile officieux
 Qu'elle oppose à dessein aux regards curieux ,
 Ses écrits pleins de feu , de fraîcheur et de vie ,
 Semblent nous révéler son ame et son génie ;
 Et son nom , consacré par un doux souvenir ,
 Bien après son trépas , vivra dans l'avenir .

LES FEMMES ET LES FLEURS.

*STANCES composées pour une fête célébrée chez madame la
 Marquise de *** , le 6 décembre 1820.*

I.

LES FEMMES ET LES FLEURS , dans ce charmant séjour
 Font régner à la fois le printemps et l'amour .

Les beaux arts, animés par leur douce influence,
Viennent y consacrer la gloire de la France ;
Et celle dont les soins ont embelli ces lieux ,
Par qui le grand Voltaire est présent à nos yeux ,
Des lettres et des arts aimable protectrice ,
Va faire entendre ici leur voix inspiratrice.

Muses, que vos accords célèbrent tour à tour
Les femmes et les fleurs, le printems et l'amour !

II.

Vivantes fleurs ! ô vous, divinités mortelles ;
Des plus douces vertus, vous, les touchans modèles ;
O femmes ! la nature a soumis à vos lois
Et les humbles bergers, et les superbes rois.
De nos faibles destins arbitres souveraines ,
Par l'éclat des vertus ennoblissez nos chaînes ;
Honnez votre empire, en nous rendant heureux :
Quand vous l'ordonnerez, nous serons vertueux ;
Et nos cœurs épurés, fiers de votre suffrage ,
Des viles passions briseront l'esclavage.

Muses, que vos accords célèbrent tour à tour
Les femmes et les fleurs, le printems et l'amour !

III.

O femmes ! sous vos traits, la gloire et la patrie ,
La liberté, la paix et la philosophie ;
L'amitié, la vertu, la tendre piété,
La noble bienfaisance et la douce bonté ;
La charité divine et l'humanité sainte ,
Dont la nature en nous grava l'auguste empreinte ,
Dominant tour à tour par vos charmes vainqueurs ,
Vous doivent leur puissance, et règnent sur nos cœurs.

C'est vous qui leur prêtez votre empire et vos grâces ;
C'est par vous que le dieu qui marche sur vos traces ,
L'Amour, sait ramener dans nos cercles brillans ,
Même au sein de l'hiver , les fleurs et le printems.

Des lettres et des arts l'aimable protectrice
Veut faire entendre ici leur voix inspiratrice :
Muses , que vos accords célèbrent en ce jour
Les femmes et les fleurs , le printems et l'amour !

IV.

Du printems et des fleurs sédoisantes images ,
Vous , dans tous les climats , objets de nos hommages ;
Astres étincelans , dont la vive clarté
Vient embellir pour nous la sombre adversité :
O femmes ! en tous lieux , votre aimable influence
Peut devenir pour l'homme une autre providence.
Vous régnez par l'amour , les vertus et les arts ;
Nos destins sont souvent écrits dans vos regards :
Du moins sachez user de vos droits légitimes ,
Sans vouloir sous le joug dégrader vos victimes. . .

Muses , que vos accords célèbrent tour à tour
Les femmes et les fleurs , le printems et l'amour !

V.

Ah ! lorsqu'un chaste amour sert de guide à la gloire ;
Quand la jeune beauté , pour prix de sa victoire ,
Impose à son amant des talens , des vertus ,
Ordonne qu'en son cœur les vices combattus
Laisseot régner en paix le besoin magnanime ,
L'ardeur de conquérir , par la publique estime ,
Cette rare faveur où tendent tous ses vœux ,
Le don de sa tendresse et le droit d'être heurcux ;

Alors , un cœur , nourri d'une douce espérance ,
Aux grandes actions avidement s'élançe.

Muses , que vos accords célèbrent tour à tour
Les femmes et les fleurs , le printems et l'amour !

VI.

Le myrte , de l'amour est l'arbre tutélaire :
Le laurier , du héros est le noble salaire ;
L'olivier , de la paix symbole précieux ,
Semble un don accordé par la bonté des cieux .
Dans l'humble violette , ornement du village ,
L'aimable modestie a caché son image :
La rose , en nos hameaux , des vertus est le prix ;
Chaque arbre , chaque fleur s'offre aux yeux attendris ,
Comme un être animé , comme un touchant emblème
Que chacun , à son choix , donne à celle qu'il aime .

Muses , que vos accords célèbrent tour à tour
Les femmes et les fleurs , le printems et l'amour !

VII.

HOMMAGE A MADAME DE ***.

Vous , qu'entourent ici tant de nymphes légères ,
Qui du tendre Gessner rappellent les bergères ;
Dont la voix rassembra cet aimable congrès ,
Où brillent à la fois les arts chers à la paix ,
Les femmes et les fleurs , les plaisirs et les grâces ;
Vous dont tant de bienfaits marquent partout les traces ,
Et que , du haut des cieux , d'un regard paternel ,
Se plaît à contempler un poète immortel (1) ,

(1) VOLTAIRE.

L'amour du monde entier, l'orgueil de sa patrie,
Dont l'humanité seule inspira le génie,
Qui, de la vérité rallumant le flambeau,
Des antiques erreurs déchira le bandeau;
Vous n'aurez pas en vain sollicité ma muse;
Vous plaire est son désir, son espoir, son excuse;
Et, par vous inspirée, elle chante en ce jour
Les femmes et les fleurs, le printemps et l'amour (1).

M. A. JULLIEN, de Paris.

(1) J'aime à reproduire ici les beaux vers de M. LEMERCIER, tirés de sa tragédie intitulée : *La démence de Charles VI*, dans lesquels le malheureux monarque, témoignant sa reconnaissance à Odelle, dame d'honneur de la reine, attachée au service de ce prince, exprime, d'une manière si pathétique et si touchante, le charme des consolations que l'homme accablé par l'infortune reçoit souvent de la pitié bienveillante d'une femme bonne et sensible :

• Je me perdrais sans toi, guide aimable et fidèle !
O femmes ! de vos soins adorables effets !
La vie humaine entière est due à vos bienfaits.
A l'heure du déclin, comme dès la naissance,
Votre sexe est l'appui de notre double enfance ;
Et de nos jours sereins, prolongeant le flambeau,
Berce enoür nos douleurs aux portes du tombeau.
Vos secours, votre sein et vos bras nous attendent ;
Les consolations de vos lèvres descendent.
Quand nous a fui l'amour, et même l'amitié,
Dieu pour nous dans vos coeurs met encoür la pitié.
Ange de charité, dans les pieux asiles,
Qu'aux mortels malheureux vos vertus sont utiles ! (*)

(LA DÉMENGE DE CHARLES VI. Acte II, Scène VI.)

(*) Le vers de la tragédie, qu'on a cru pouvoir changer pour généraliser la pensée, est celui-ci :

Qu'au lit des maux souffrants vos vertus sont utiles !

V A 1
1507548

On trouve au Bureau central de la REVUE ENCYCLOPÉDIQUE,
rue d'Enfer-Saint-Michel, n° 18, les ouvrages suivans
de M. M. A. JULLIEN.

- 1° **ESSAI GÉNÉRAL D'ÉDUCATION, physique, morale et intellectuelle,**
avec vingt-deux tableaux analytiques d'un PLAN D'ÉDUCATION PRA-
TIQUE, suivi progressivement d'année en année. Paris, 1808.
1 vol. in-4° 10 fr.
- 2° **ESSAI SUR L'EMPLOI DU TEMS, ou Méthode qui a pour**
objet de bien régler l'emploi du tems, premier moyen
d'être heureux, destinée spécialement à l'usage des
jeunes gens de quinze à vingt-cinq ans. Seconde édi-
tion, 1810. 1 vol. in-8° 5
(Il a été publié, en Allemagne, une traduction alle-
mande de cet ouvrage qui a eu deux éditions.)
- 3° **AGENDA GÉNÉRAL, ou Livret-pratique d'emploi du**
tems. Troisième édition. Paris, 1815. 1 vol. in-12, avec
tablettes, relié 5
(Deux éditions d'une traduction allemande de cet
Agenda général ont été publiées à Tubingue, en
1817 et en 1820.)
- 4° **MÉMORIAL HORAIRE, ou MOMÈTRE, livret avec tablettes,**
servant d'instrument pour apprécier la vie par ses
divers emplois. Milan, 1815. 1 vol. in-12, relié. 5
- 5° **ESPRIT DE LA MÉTHODE D'ÉDUCATION DE PESTALOZZI.**
Milan, 1812. 2 vol. in-8° 15
- 6° **PRÉCIS sur les instituts d'éducation et d'agriculture**
de M. FALLENBERG, à Hofwil, près de Berne. Paris, 1817.
In-8°. 75 c.
- 7° **ESQUISSE d'un ouvrage sur l'ÉDUCATION comparée, et**
Séries de questions sur l'éducation (insérée en trois
extraits différens dans la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE,
publiée à Genève). Paris, 1817. In-8° 1
- 8° **PRÉCIS ANALYTIQUE de la marche suivie par le doc-**
teur GALL dans ses recherches sur la physiologie du
cerveau. Francfort sur Mein, 1806. Paris, 1808. In-8°. 1
- 9° **NOTICE BIOGRAPHIQUE sur le général polonais KOSCIUSZKO,**
ornée de son portrait. Paris, 1818. In-8°. 2 50
(Cette Notice a été traduite et imprimée en allemand,
en polonais et en anglais. La seconde édition va être
publiée incessamment.)
- 10° **MANUEL ÉLECTORAL, Contenant une profession de foi**
politique d'un vrai constitutionnel, sous le titre d'in-
struction familière, adressée à M. M. les Electeurs, etc.,
deuxième édition. Paris, 1818. In-18. 1
- 11° **ESQUISSE d'un ESSAI sur LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES,**
Contenant un nouveau projet d'une division générale
des connaissances humaines. Paris, 1819. In-8°. 2 50
(On vient de publier, en 1820, une traduction alle-
mande de cette esquisse. La seconde édition française
est maintenant sous presse.)